

# Comptes rendus

**Alexandre HUGUENIN**

*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie,*

Metz, éditions des Paraiges, 2011, 365 p.



Mariage de Sigebert I<sup>er</sup> et de Brunehaut, enluminure extraite d'un manuscrit des *Grandes chroniques de France*, XV<sup>e</sup> siècle. Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits.

Les éditions des Paraiges sont les dignes continuatrices des notables érudits du XIX<sup>e</sup> siècle. Installée à Metz, 4, rue Amable Tastu, cette jeune maison nous propose la réédition de l'*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie* par Alexandre Huguenin. Et ce n'est qu'un début, puisqu'elle songe d'ores et déjà à réimprimer l'ouvrage d'Henri Klipffel, *Metz cité épiscopale et impériale*, avant d'autres textes de référence sur l'histoire de la cité réunis dans une collection intitulée *Études d'histoire messine*. Les bibliophiles s'en réjouissent !

Le XV<sup>e</sup> centenaire de la naissance de l'Austrasie créait l'occasion. Notre région bénéficia alors d'une certaine autonomie, qui dura de 511 à 751. Metz était la capitale du royaume et les souverains y résidaient dans leur palais de la Cour d'Or. Mais chaque siècle apporte son lot de souvenirs qui estompe ou efface les précédents. Qui connaît encore, en effet, la saga de ces femmes et de ces hommes qui régnaient alors sur nos contrées presque sauvages, de Clovis à Pépin le Bref, avec ces deux ennemies jurées que furent Brunehaut et Frédégonde ?

Alexandre Huguenin a écrit et édité dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, en 1834, une notice historique sur *Brunehild et les Austrasiens*. Il a récidivé en 1836 avec les *Règnes de Chloter II et de Dagobert*. Mais son œuvre maîtresse fut l'*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie*, à la rédaction de laquelle il consacra ses dernières années et qu'il n'eut pas le bonheur de voir sortie des presses. Attention à ne pas confondre cet auteur avec son frère aîné, Jean-François, lequel s'attacha quant à lui à réunir les principaux éléments de nos grandes chroniques dans un ouvrage qui fait toujours référence, intitulé *Chroniques messines*.

Agrégé d'histoire en 1832, docteur ès lettres en 1855, Huguenin dit le Jeune enseigna au collège royal de Metz. Homme timide, modeste mais érudit, il collabora à la *Revue d'Austrasie*. Il fut chargé du cours de littérature ancienne à la faculté des Lettres de Poitiers, puis professeur titulaire à la faculté de Grenoble. En 1861, très éprouvé par le décès de sa fille unique, il revint à Nancy y tenir la chaire de littérature étrangère. Il rendit son dernier soupir peu après, en 1862, et fut enterré à Metz.

## L'histoire locale, à prix d'or

Au XIX<sup>e</sup> siècle, il était de coutume de publier et de mettre à la disposition du public cultivé les anciens textes et chroniques manuscrites qui dormaient dans les réserves des bibliothèques. Chabert, Lorédan Larchey, Bouteiller, Charles Abel nous offrirent ainsi les premières et seules éditions des chroniques de Chatelain, Jean Aubrion, Jean Le Coullon et Jean Bauchez. Bruneau renouvela l'expérience en 1927 avec celles de Philippe de Vigneulles. Depuis, la source semblait tarie. L'histoire locale ne se trouvait plus que dans des livres aux riches reliures, de plus en plus difficiles de découvrir, ou à prix d'or, chez les libraires spécialisés.

## L'Austrasie contée par un grand narrateur



Médaille gravée extrait des *Austrasiae reges et duces epigrammatis* de Nicolas Clément (1591), ornant (avec bien d'autres) la réédition de l'*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie* d'Alexandre Huguenin.

Les temps ont changé, mais les sujets de fierté locale sont éternels. Metz se souvient encore de la splendeur de sa cour d'Austrasie, qu'avait si joliment décrite Alexandre Huguenin. Mais son discours était tombé dans l'oubli, comme l'avaient précédés ceux d'Augustin Thierry (1840) et de Pierre-Auguste Gérard (1865). Et pourtant, Huguenin fut un grand narrateur, de la trempe de G. Lenôtre ou, plus récemment, d'André Castelot ou Alain Decaux. Même si le style d'écriture et de narration est caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle, les personnages qu'il a voulu camper devant nos yeux ont fait l'objet de recherches consciencieuses ; la plupart nous sont inconnus, à l'exception de la grande reine Brunehaut qui marqua si profondément la mémoire des Messins. Il a raconté la vie de ce temps, sa violence, sans fards, mais avec les qualités d'un historien qui n'hésite pas à recourir à la forme romancée pour maintenir l'attention du lecteur.

Merci à la jeune maison d'édition des Paraiges de reprendre la tradition pour que ne disparaissent pas les travaux de nos grands érudits. Cette nouvelle édition de l'*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie*, modernisée dans sa présentation et l'orthographe des noms, a été enrichie de notes inédites qui tiennent compte des découvertes historiques récentes. Elle est aussi illustrée par les médaillons tirés d'un autre monument introuvable publié en 1591 par Nicolas Clément, *Austrasiae reges et duces epigrammatis*. Un bonheur ne vient jamais seul !

CHRISTIAN JOUFFROY



### Édith de PANGE

*Le chevalier de Pange ou la tragédie des frères*,  
Metz, éditions Serpenoise, 359 pages.

Les anciennes familles aristocratiques ont bien de la chance, du point de vue de l'historien. Elles ont, au fil des siècles, rassemblé une masse de documents qui, aujourd'hui, constituent une inestimable source de renseignements dans les domaines les plus variés. Les papiers de la famille de Pange, conservés aux Archives départementales de la Moselle, ne font pas exception à la règle, et c'est à cette source que s'est abreuvée Édith de Pange, dixième marquise du nom, pour écrire cette biographie un peu particulière de son lointain ancêtre, le chevalier de Pange.

Un ouvrage sortant de l'ordinaire, dirons-nous, car il mêle une rigoureuse recherche historique, une salutaire rétrospective des événements allant de la fin du règne de Louis XV à la proclamation de l'Empire, à ce que l'auteur appelle elle-même son intuition féminine. Car on a effectivement le sentiment que la marquise se trouve là, présente et muette, dans un petit coin du décor superbe et sanglant devant lequel évoluent ses ancêtres. C'est ce qui fait la richesse et la chair de ce livre, lequel nous fait oublier la sécheresse des ouvrages spécialisés pour nous restituer des dialogues qui n'ont certes peut-être pas été tenus en ces termes, mais qui nous apparaissent comme tellement vraisemblables.

Le livre porte le sous-titre de « La tragédie des frères ». Comme tant d'autres, cette famille, plongée dans une époque exceptionnelle, a vu ses membres opter pour des politiques différentes, divergentes et souvent opposées. Ce fut le cas des Chénier, le poète André se sentant proche des modérés, alors que son frère Marie-Joseph siégeait à la Convention chez les Montagnards. Ce sera aussi le cas des frères Louis et François de Pange, le marquis et le chevalier, dont les portraits, enfants, peints par Greuze, illustrent la couverture du volume. Louis, officier des hussards, émigrera, mettra son épée au service du roi, et mourra fusillé par les révolutionnaires, quelque part en Vendée. François, l'ami d'André Chénier, plaidera inlassablement pour une démocratie fraternelle, utopique en cette époque pleine de bruit et de fureur. Il échappera à la guillotine mais mourra jeune, de tuberculose, quelques mois seulement après son frère dont il ignorait le sort. Aucun des deux ne laissait de descendance, et c'est donc au troisième frère, Jacques, ayant réussi à traverser sans trop de dommages cette période terrible, que l'on doit la survivance de la famille jusqu'à nos jours.

### **Le hussard et le poète**

De Louis ou de François, Édith de Pange préfère manifestement le second. Deux autres portraits d'eux, insérés au milieu de l'ouvrage, nous montrent l'officier de cavalerie, sabre au côté, avec un petit air bravache, tandis qu'à côté, celui de son frère nous le représente assis, un livre sur les genoux et une plume à la main. C'est en cela que cette œuvre est celle d'une femme, plus sensible à la générosité et aux qualités de cœur de François, de son âme de poète aussi, qu'aux accents martiaux et héroïques de son aîné.

En lisant ces pages, il m'est revenu une anecdote. Il y a dix ans environ, je recevais à Metz les anciens camarades de la promotion dont je suis issu et j'avais programmé une visite au château de Pange. Je ne sais quel malentendu s'était glissé entre les propriétaires et moi, mais le jour dit, nous voici quarante personnes débarquant d'un car devant le château, traversant les jardins et allant sonner à l'huis. Au bout d'un long moment, celui-ci s'ouvre et je vois une jeune femme sur le pas de sa porte nous dévisager d'un air étonné. C'était la marquise, que personne n'avait prévenue de notre visite. Mais, le moment de surprise passé, M<sup>me</sup> de Pange avait repris ses esprits et, avec un sourire merveilleux, nous fit en personne les honneurs du château, témoignant d'une aisance et d'une élégance admirables. Je l'avais remerciée avec une chaleur non feinte, lui donnant d'abondance du « Madame la comtesse », alors que je viens de découvrir, à la faveur de cette lecture, qu'elle portait le titre de marquise. Mais je suis sûr qu'elle avait depuis longtemps pardonné la bourde d'un homme peu habitué à fréquenter la noblesse.

C'est cette facilité et ce tact que l'on retrouve au fil de ces pages, qualités qui m'incitent à qualifier ce livre de féminin, même si un esprit tatillon pourrait relever certaines maladresses, comme décrire une « épidémie » de fièvre puerpérale, celle-ci ne pouvant se répandre que par souillures bactériennes en milieu clos, les hôpitaux particulièrement. Mais c'est là bien peu de choses au regard de l'infini plaisir que l'on prend à lire ces pages.



**Michel VERWILGHEN**

*Trois surprenantes affaires judiciaires au temps de Napoléon I<sup>er</sup> : d'amours fous en querelles d'héritages,*

Bruxelles, éditions Racine, 2011, 560 p.

*Trois surprenantes affaires judiciaires au temps de Napoléon I<sup>er</sup> : d'amours fous en querelles d'héritages* est le dernier essai de Michel Verwilghen, professeur émérite à la faculté de Droit de l'université de Louvain (Belgique). Auteur de nombreux ouvrages juridiques et historiques, l'auteur a fréquenté avec assiduité, durant plusieurs années, les bibliothèques et services d'archives d'Europe, et notamment ceux de Metz. Ses recherches lui ont permis de restituer trois affaires ayant abouti, en dernier recours, devant la Cour de cassation de Paris et son procureur général, Philippe Merlin de Douai, haute figure de la Révolution et de l'Empire.

Ces récits font revivre trois histoires d'amour brisées par la mort de l'époux et la cupidité des familles qui tentent de nier la validité de mariages lointains (Égypte, Ligurie, Russie) et de spolier les veuves de leur légitime héritage. L'affaire Faultrier, la première des trois, se déroule en grande partie à Metz où le destin a conduit Marie David au sein de la famille de Faultrier, dont plusieurs membres se sont distingués dans la robe et les armes.

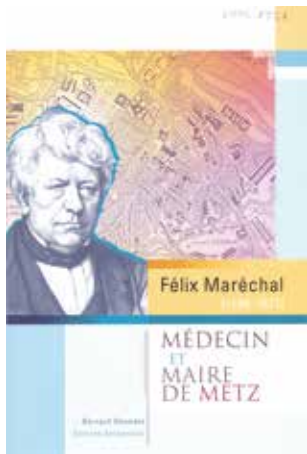
### **L'esclave géorgienne et le général d'empire**

Marie David, jeune Géorgienne fille d'un médecin de Téfli (Tbilissi), est enlevée par les Turcs lors du pillage de sa ville natale et vendue comme esclave en Égypte. Le chemin de celle qui est devenue Néphis croise alors celui du général d'Empire François de Faultrier, directeur de l'artillerie dans l'armée française d'Orient conduite par Bonaparte jusqu'aux pyramides. Il achète l'esclave géorgienne, l'épouse, la ramène en France et la présente à ses parents demeurant à Metz, rue des Clairvaux (rue Dupont-des-Loges), qui lui font d'abord bon accueil.

Mais le général de Faultrier repart à la guerre et perd la vie en Bavière, du côté de Nördlingen. Sa mère, ses frères et sœurs n'auront alors de cesse de spolier totalement sa veuve, niant le mariage, renvoyant « l'infortunée Égyptienne » à son ancien statut d'esclave. Il faudra sept ans de procédure, entre le tribunal de Metz et la Cour de cassation, pour que Néphis soit reconnue officiellement comme la veuve de Faultrier. Elle terminera sa vie en toute discrétion, trente ans plus tard, dans la cité messine, après avoir épousé en secondes noces un employé de l'Enregistrement et des Domaines, Étienne Noiré.

Les deux autres récits nous emmènent de Ligurie en Haïti, de Paris à Saint-Pétersbourg. Maîtrisant admirablement une abondante documentation, l'auteur nous rappelle, pour chacune de ces affaires, leur contexte géographique, historique et politique, et nous mène à la rencontre des grands de ce monde, de Bonaparte à Catherine II de Russie, en passant par Toussaint Louverture.

JOCELYNE BARTHEL



**Bernard DESMARS,**  
*Félix Maréchal, médecin et maire de Metz,*  
Metz, éditions Serpenoise, 2011, 261 p.

Décidemment, les premiers édiles de Metz attirent l'attention des historiens. Faut-il y voir une conséquence de l'alternance de 2008 ou ce livre marque-t-il une célébration du 140<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Félix Maréchal, qui est aussi celui de la signature du funeste traité de Francfort ? De toutes façons, il arrive fort à propos pour nous remettre en mémoire la carrière et la personnalité d'un homme que bien des Messins ont oublié.

L'auteur articule son propos en quatre parties, qu'il intitule « le médecin », « le notable », « le maire » et « l'année terrible », celle du siège de Metz lors de la guerre de 1870. Félix Maréchal fut, en effet, tout cela. Médecin, il était issu d'une famille vouée à cette science depuis trois générations, le premier de ses membres cependant à poursuivre des études universitaires, méritant donc le titre de docteur, curieusement obtenu à Montpellier. Notable, il le devint, mais sa famille, bien qu'aisée, ne l'était pas à l'origine et vivait même en Vincentrue, dans un quartier alors très populaire. Enfin, il ne devint maire qu'en 1854, après vingt-quatre ans d'une vie politique marquée certes par de nombreux succès électoraux aux élections municipales, mais également des déboires aux élections cantonales et législatives. Rappelons tout de même, à cet égard, qu'à l'époque, si les conseillers municipaux étaient élus, les maires étaient en revanche nommés par le pouvoir exécutif.

## UN HOMME POLITIQUE PRUDENT ET MODÉRÉ

Le médecin qu'il fut soulève néanmoins bien des questions quant au rôle qu'il joua réellement dans la cité. L'auteur semble avancer qu'il convient de voir en lui plus un hygiéniste, un organisateur de santé publique qu'un praticien consacrant sa vie entière à ses nombreux patients. Il se fit remarquer par la façon remarquable et efficace avec laquelle il lutta contre une épidémie de choléra en 1831-1832.

Ce succès, relatif néanmoins compte tenu du nombre de morts, lança sa carrière. Celle-ci fut dès l'origine politique. Mais Maréchal se garda longtemps d'apparaître au premier rang. Ce notable, qui s'enrichit considérablement sous la monarchie de Juillet, était le type même du politicien « modéré ». Conseiller municipal libéral, peut-être républicain de cœur, il est un opposant très courtois et prêt à coopérer avec le pouvoir de Louis-Philippe. Il semble accepter la seconde République avec ferveur, mais se hâte de se rallier au coup d'État du prince-président. Comme le note Bernard Desmars, « la participation aux affaires publiques, d'abord prudente, toujours selon une ligne modérée, et sur un mode quelquefois assez opportuniste, lui a permis, avec ses qualités personnelles, de devenir un personnage important de la cité messine, voire du département ».

Son bilan n'est cependant pas infime. Sa principale réalisation fut la construction du système d'adduction d'eau qui captait les sources de Gorze et les distribuait dans la ville, alimentant des dizaines de fontaines et approvisionnant même en eau certains immeubles, ce qui changeait la vie des habitants.

Enfin et surtout, maire de la ville au moment du siège, mort d'épuisement quelques mois seulement après la défaite, il incarna à ce moment Metz la Française, qui protestait douloureusement contre l'arrachement que lui imposait le vainqueur ; situation qui, il faut bien l'avouer, n'indignait pas grand-monde à l'Assemblée nationale siégeant à Bordeaux. Avec Émile Kuss, maire de Strasbourg et député à Bordeaux, mort dans cette ville le 1<sup>er</sup> mars, Félix Maréchal qui le suivit dans la tombe le 29 du même mois à Metz, incarna le martyr symbolique des deux villes abandonnées.

JEAN-BERNARD LANG



**Gérard MICHAUX,**  
*40 ans - Université Paul Verlaine-Metz,*  
Metz, éditions Serpenoise, 2010, 152 p.

Département le plus peuplé de l'Est de la France, la Moselle restait, après-guerre, privée d'enseignement supérieur. Durant près de quinze ans, solidaire de son chef-lieu, elle s'était montrée désireuse de mettre fin à une situation ressentie comme profondément injuste et avait ainsi mené sans faiblir la « bataille » de l'université, de *son* université. En décembre 1970, enfin, l'issue du combat s'annonça victorieuse, lorsqu'un décret marqua officiellement la naissance du nouvel établissement longuement espéré, que chacun jugeait absolument nécessaire au développement du territoire mosellan et à l'avenir de sa jeunesse. Quatre décennies plus tard, l'université de Metz, désormais placée sous le patronage du poète Paul Verlaine, et dans l'attente de son intégration à l'Université de Lorraine fin 2011, fêtait en grande pompe ses quarante ans.

Pour célébrer cet anniversaire, on avait en effet concocté un copieux programme de rencontres et de manifestations culturelles, ouvertes à tous. Mais de tous les cadeaux, le plus précieux peut-être, parce qu'il est appelé à traverser le temps, restera le bel ouvrage, largement illustré, qui retrace l'histoire et brosse le portrait riche et nuancé d'une institution aujourd'hui dans la force de l'âge. Nul, sans doute, n'était davantage qualifié que Gérard Michaux pour tenir la plume en cette circonstance. Toute sa carrière d'enseignant du supérieur, dans le domaine de l'histoire moderne, s'est en effet déroulée depuis 1974 à l'Université Paul Verlaine-Metz (UPV-M). L'auteur y exerce en outre les fonctions électives de vice-président, auxquelles il a été appelé à trois reprises. À ce titre, il s'est fortement engagé dans tous les dossiers qui, durant ces dernières années, ont permis à l'établissement de négocier avec succès le tournant du troisième millénaire.

### **La « reconstitution de l'enseignement supérieur à Metz »**

Si l'université de Metz compte parmi les plus jeunes de France, la tradition d'enseignement supérieur est cependant bien plus ancienne en Moselle. En effet, Gérard Michaux rappelle que, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, « Metz fut le siège d'un rectorat » et qu'une faculté des sciences y fut implantée, pour une période certes éphémère (1811-1816). Mais d'autres établissements firent cependant la réputation de la ville : l'École d'application de l'Artillerie et du Génie, l'hôpital militaire d'instruction, « véritable faculté militaire de médecine et de pharmacie » et, dans un domaine tout différent, l'École centrale rabbinique.

Il s'agit donc bien, avec la naissance de l'université, d'une « reconstitution de l'enseignement supérieur messin », dont Gérard Michaux retrace les étapes, marquées par la fondation de collèges universitaires, dans les années cinquante et soixante, et les premières implantations, particulièrement sur l'île du Saulcy. Situation assurément insuffisante, qui justifiait la mobilisation très générale de l'opinion mosellane, entretenue par une campagne du *Républicain lorrain*, et l'engagement résolu des hommes politiques de tout le département, unanimes à souligner les enjeux économiques et surtout sociaux du dossier pour un territoire dont la population restait notoirement sous-scolarisée. L'aboutissement de ce combat en 1970 ne marqua bien entendu qu'une première étape, dans l'attente d'un indispensable développement et de la définition d'une identité propre.

### **Vers l'âge mur**

Vitale, la croissance de l'université messine fut pourtant « contrariée » durant les premières années de son existence (1971-1988), malgré les succès initiaux, notamment en termes d'effectifs, et en dépit de l'indéfectible soutien apporté par les collectivités territoriales, au premier rang par le Conseil général. Gérard Michaux énumère les multiples handicaps que dut surmonter l'institution : relations difficiles avec Nancy, manque de locaux, faiblesse de l'encadrement, filières trop peu diversifiées... La communauté universitaire et les divers milieux engagés à ses côtés dans ce parcours d'obstacles se trouvaient en réalité stimulés dans leur action par la crise industrielle que traversait la Lorraine du Nord ; situation difficile à laquelle l'éducation et la formation devaient en partie apporter des réponses à la hauteur des évolutions économiques en cours et des maux que ces dernières engendraient dans de nombreuses couches de la société. Dès lors, sous l'impulsion de ses présidents successifs, l'université de Metz conduisit un développement fortement structuré : accroissement des filières classiques et des formations professionnalisées ; constitution de pôles reconnus dans la recherche fondamentale et appliquée ; amélioration du cadre de vie et des conditions d'étude ; intensification du rôle culturel de l'institution, non seulement pour la communauté universitaire, mais aussi à l'adresse de la population mosellane, selon le vœu du président Gérard Nauroy ; enfin, une ouverture vers l'Europe qui demeure, aujourd'hui, l'un des traits marquants de l'UPV-M.

### **Surmonter les crises et relever les défis**

De 1988 au début des années 2000, l'université, à présent engagée « vers l'âge adulte », bénéficia d'un « second souffle » qui lui permit de relever de « nouveaux défis » : faire face à une croissance remarquable du nombre d'étudiants, que Gérard Michaux qualifie de véritable « explosion » ; intensifier les relations internationales – en particulier, la coopération avec l'Allemagne, mise en œuvre de longue date par le président Jean David – notamment dirigées vers l'Europe de l'Est ; mener une politique immobilière dynamique en multipliant constructions et aménagements ; améliorer l'environnement et le cadre de vie ; créer de nouveaux sites, à Metz et dans le département ; diversifier encore l'offre de formation et « tonifier » la recherche. Gérard Michaux ne cache pas l'importance des difficultés à surmonter, pas davantage que la gravité de certaines crises, dont celle de 1995. Marquée par la mobilisation déterminée des étudiants, elle mit en évidence le retard dont souffrait l'université messine au plan national et le traitement inéquitable dont elle avait pâti, justifiant la mise en œuvre d'un plan pluriannuel de rattrapage.

La crise de 1995, qui opposa la communauté universitaire à sa tutelle ministérielle, fut suivie, quelques années plus tard, de dissensions internes durant lesquelles se firent face la présidente, Marie-Jeanne Philippe, et la quasi-totalité des instances de gouvernance de l'établissement. Ce furent « de longs mois de confrontation » durant lesquels « l'université de Metz s'était déchirée ». Après le départ de la présidente, ses successeurs durent non seulement panser certaines plaies, mais encore s'attaquer à des nouveaux chantiers, au premier chef celui de l'uniformisation européenne des cursus et des diplômes (licence, master, doctorat), désormais menée à bien, en attendant un défi supplémentaire, celui de la réussite de l'Université de Lorraine qui résultera, dès les premiers jours de 2012, du regroupement des quatre établissements de la région (les trois de Nancy et l'UPV-M).

À la rigueur de l'historien, dont on connaît les travaux clairs, fortement architecturés et plaisamment composés, Gérard Michaux joint les qualités de finesse de l'analyste et les données maîtrisées de l'homme de dossiers, associé à la vie de l'université de Metz pratiquement depuis sa fondation. Le récit de l'auteur se trouve enrichi de nombreux portraits (notamment ceux des fondateurs et des présidents successifs), des témoignages d'acteurs impliqués de longue date dans la vie de l'institution.

On lira également avec intérêt un ensemble contributions portant sur des points particuliers et dues aux plumes « expertes » d'Alain Billon (service commun d'action culturelle) ; Jean David (qui détient le record de longévité dans le fauteuil présidentiel : neuf ans) ; Sylvie Deville (service commun de documentation) ; Monique Hecker (journaliste) ; Marceline Laparra (auteur d'une mise en situation de l'université de Metz dans le système universitaire français) ; Jean-François Muller (avocat d'une « recherche scientifique de qualité ») ; Gérard Nauroy, enfin, qui livre avec le talent et l'humour que chacun lui connaît, ses souvenirs d'un mandat présidentiel qui ne fut pas de tout repos... Soulignons, pour finir, la richesse de l'iconographie, qui allie documents d'archives et photographies récentes, images qui rythment avec bonheur ce volume du 40<sup>e</sup> anniversaire. Rendez-vous est pris pour la célébration du demi-siècle, en 2020, et une nouvelle publication...

PHILIPPE HOCH

.....